

TROIS CLEFS POUR L'IMAGINAIRE

par

André VIREL

Communication au Congrès International de la SITIMO

à Porto (Portugal)

Février 1986

Les philosophes utilitaristes dont BENTHAM¹ est le théoricien ont dit depuis longtemps que l'homme n'agit que sous la poussée de ses besoins mais il a fallu attendre les psychanalystes pour donner un commencement de consistance à l'hypothèse selon laquelle toutes nos conduites mentales sont au service des instincts.

Le grand mérite de FREUD est d'avoir montré que, dans cette lutte fondamentale des besoins pour leur satisfaction, la barrière des interdits sociaux jouait un rôle spécifique et que, du choc des pulsions profondes contre cette barrière, résultait l'ensemble des comportements que le psychologue est à même d'observer. Il est superflu de rappeler ici des notions qui ont été largement vulgarisées, notamment celles d'une censure, véritable portier de « l'inconscient » laissant ou non passer les pulsions profondes, et que ces dernières peuvent tromper en se déguisant.

En ce qui concerne l'étude de l'imaginaire FREUD nous a déjà donné là une première ouverture. On conçoit en effet que dans tous les cas où l'homme ne peut pas réaliser ses objectifs instinctuels et où il ne peut même pas proclamer hautement son désir, l'expression de ses besoins va prendre des déguisements et emprunter les formes indirectes de l'euphémisme dans le langage, du calembour ou de la plaisanterie, du prétexte artistique, des sublimations apparentes et des transpositions symboliques. Certes les mythes expriment à leur manière des impératifs que les hommes ne pouvaient pas traduire par le geste ou l'expression directe. La légende d'Oedipe est particulièrement significative à cet égard. Elle exprime ce que l'humanité ne pouvait pas avouer de son regret de ne pouvoir réaliser l'inceste ni supprimer le père castrateur.

Tous les produits de l'imaginaire peuvent être interprétés dans une optique analogue, notamment les mythes et légendes, le folklore et les expressions artistiques les plus diverses. Restent les cosmogonies, c'est-à-dire les systèmes imaginaires par lesquels l'homme tente de rendre compte de la création et de l'organisation de son groupe ou de sa société. Dans ce domaine, FREUD a également tenté une explication, aujourd'hui contestée mais dont le mérite a été grand, de la structure archaïque en fonction des contraintes socio-religieuses (Totem et Tabou). Parmi les autres éléments d'interprétation très précieux que FREUD a mis à la disposition des explorateurs de l'Imaginaire il faut encore mentionner la notion d'ambivalence qu'il tenait de BLEULER (1911) mais dont il a montré toute la portée psychanalytique. L'ambivalence est, on le sait, le phénomène psychologique par lequel l'objet désiré est en même temps l'objet redouté en raison même des interdits qui s'y attachent. On comprend qu'aussi bien au niveau du groupe social qu'au niveau de l'individu, des sentiments contradictoires puissent habiter des personnages ou des entités, le père

1 BENTHAM Jeremy, juriste et philosophe anglais de la fin du XVIII^{ème} siècle et du début du XIX^{ème} siècle,

étant objet d'adoration et de crainte, la reine de Blanche Neige étant aussi la sorcière, etc... C'est là l'explication de la multiple signification des symboles.

Une autre contribution de la psychanalyse à l'étude de l'imaginaire a été précisément de démontrer la multiplicité des aspects de la transposition symbolique dont nous avons également parlé, encore que ça n'ait pas été pour FREUD qu'un processus d'intérêts secondaire.

Il faut dire à sa décharge que son objectif n'était pas d'expliquer l'Imaginaire mais de guérir des névroses. Il aura eu toutefois le mérite de jeter un premier pont entre la psychologie individuelle, le monde, l'ethnologie, l'art et presque tous les départements de l'univers humain. On a pu lui reprocher d'accorder trop d'intérêt aux pulsions libidinales en négligeant les autres mobiles du comportement humain, reproche qu'il ne mérite pas entièrement. Mais ce qu'on ne saurait lui dénier c'est d'avoir, pour la première fois d'une façon claire et en l'étayant sur des bases scientifiques, montré que la mythologie est une projection de la psychologie dans le monde extérieur.

Après FREUD, c'est JUNG qui a apporté la plus importante contribution à l'étude de l'Imaginaire ou plus exactement à l'inventaire de l'Imaginaire. Si FREUD, en effet, s'attache à démontrer le mécanisme de la pensée mythique et symbolique, JUNG, pour son compte, sur ce plan, se borne à rapporter le contenu des processus inconscients à un jeu d'archétypes, « prodigieux héritage spirituel du genre humain, renaissant dans chaque structure individuelle ». Max BEUCHER² souligne avec juste raison qu'on accorde à JUNG d'avoir accordé plus d'importance à la phylogenèse, négligée par FREUD au bénéfice de l'ontogenèse, et de conclure que si FREUD a refusé de s'intéresser à « l'inconscient collectif » c'est qu'il estimait nécessaire, du point de vue méthodologique, d'épuiser d'abord l'ontogenèse. Il est certain que dans ce domaine restreint où il s'est volontairement limité, FREUD a fait une ontogenèse construite alors que JUNG a accumulé un matériau phylogénétique considérable mais ne constituant pas une phylogenèse faute d'être chronologiquement organisée ou orientée dans un sens causal, ce qui n'est pas, sous notre plume, un reproche.

Il n'empêche que la notion d'archétype est extrêmement précieuse dans la mesure où elle est un point de repère irremplaçable dans l'Océan des produits de « l'imaginaire collectif ». Quant à la notion que JUNG nomme « l'inconscient Collectif » rappelons la mise au point de Mr Yves LE LAY dans sa préface aux « Métamorphoses et Symboles de la Libido » :

Est-ce à dire qu'il (l'homme d'aujourd'hui) a hérité des représentations anciennes qui se trouveraient ainsi préformées en lui? JUNG s'en défend énergiquement. Il n'a nullement l'intention de faire revivre la vieille théorie des idées innées, préformées, dès la naissance de chacun de nous. Le problème est plus profond. Si nous n'héritons pas des pensées de nos ancêtres, du moins portons nous en nous, parce que nous sommes des hommes, dans la structure même de notre être, des possibilités de réactions, des possibilités de représentations qui se trouvent être les mêmes chez tous les représentants de la race humaine.³

Pour autant la tâche reste entière pour celui qui étudie l'Imaginaire de reconstituer son historique, sa genèse. En schématisant un peu notre pensée, nous allons nous imaginer à l'origine des temps. L'Histoire de l'humanité semble se développer en phases successives qu'il nous faut d'abord exposer.

2 Max BEUCHER, La psychanalyse est-elle nuisible? ed. Hachette, Paris, 1968

3 C.G. JUNG, Métamorphoses et Symboles de la Libido, traduction de l'allemand par L. DE VOS, introduction de Yves LE LAY page 9, Ed. Mouton, Paris, 1927.

UNE PREMIERE CLEF: LES TROIS PHASES

Selon un premier rythme on voit se succéder une phase de production inorganisée, puis une phase de régularisation contraignante puis une phase d'autonomie constructive et organisée, phases auxquelles nous avons donné respectivement le nom de phase cosmogénique, de phase schizogénique, de phase autogénique.

Avant de définir plus précisément ces trois stades et pour fixer les idées, nous allons les considérer par exemple tels qu'il se présentent dans le cadre de la mythologie greco-latine qui nous est la plus familière. Les phases cosmogénique, schizogénique, autogénique sont respectivement représentées par le règne d'Uranus, de Saturne et enfin le règne de Jupiter. Uranus, c'est la création anarchique, le gigantisme et le désordre, le chaos créateur, un univers dans lequel l'homme et le monde sont impliqués pêle-mêle, avec des alternatives de paroxysme et de chute. C'est le creuset originel où les forces s'affrontent sans qu'on puisse encore dire comment le monde s'organisera. L'histoire mythologique même d'Uranus symbolise cet état de choses: après avoir créé les géants aux torsos d'homme et à queue de serpents couvert d'écailles, il les précipite au fond du Tartare. Au moment où il se sépare de Titée, la Terre, l'éclair jaillit entre eux et c'est la naissance de la foudre et du tonnerre sous la forme de cyclopes: Argès, l'éclair, Stérotypès, la foudre, Brontès, le tonnerre. Ce délire créateur est nécessaire mais stérile, stérilité caractérisée dans le mythe par le fait qu'Uranus est finalement châtré par le seul de ses fils qui semble devoir survivre au chaos initial.

De toute évidence l'Imaginaire a projeté dans le mythe d'Uranus le pressentiment qu'avait l'homme d'une phase initiale de désordre, de puissance et d'excès dont peu de choses devaient survivre et d'où devait émerger un nouveau règne, celui de Saturne, un règne d'ordre. Saturne va même affirmer l'ordre jusqu'à s'opposer à toute nouveauté, à toute nouvelle création, ce qui est symbolisé par l'acte de dévorer ses enfants. Le règne de Saturne est tout de rigidité, de répétition, de cadence régulière. C'est le pas cadencé. C'est un règne froid, stéréotypé où rien ne s'extériorise.

Seul un enfant de Saturne sera sauvé, grâce au subterfuge de Rhéa, son épouse, qui substitue à Jupiter nouveau-né un objet transitionnel, une pierre emmaillotée. Élevé dans le secret Jupiter détrônera son Saturne. Ce dernier était en quelque sorte l'horloge, le mécanisme aveugle et la régularité stérile. Le règne de Jupiter sera tout différent.

On peut distinguer deux périodes, une première dans laquelle Jupiter doit faire face à la révolte des Géants, fils d'Uranus, dressant des montagnes de rochers au pied de l'Olympe pour en faire le siège, puis les attaques de Typhon-Seth, fils de Saturne, lequel oblige les dieux de l'Olympe à s'enfuir jusqu'au fond de l'Égypte où ils se cachent en empruntant la forme d'animaux. On remarque là une reviviscence du mythe égyptien d'Osiris et de Seth, du fractionnement, de l'éparpillement et du déguisement sous des formes animales. Puis commence le second temps du règne de Jupiter à partir du moment où, frappé au front par la hache de Vulcain, il donne naissance à Minerve, l'intelligence. Cette mythologie est transparente. On comprend en effet qu'après le règne désordonné d'Uranus et la cristallisation du règne de Saturne, la vie ne peut reprendre ses droits qu'au prix de certaines luttes avec les forces archaïques et ne peut maintenir son organisation que grâce à l'intelligence. Cette dernière permet une différenciation et une harmonisation des diverses fonctions ordonnatrices représentées dans cette mythologie greco-latine par les divers dieux de l'Olympe groupés autour de Jupiter.

Grâce à cette clef imagée créée par l'Imaginaire projetant sa propre aventure, nous sommes à même de comprendre que la pensée elle-même est passée par ces trois stades. Au cours du premier stade elle n'est encore que traduction informe des pulsions et des contradictions qui agitent l'homme. Elles se manifestent dans des élans créateurs désordonnés qui ne trouvent pas leur expression ou apparaissent dans des réalisations concrètes élémentaires dépourvues de toute

originalité. L'homme commence sans doute à tailler le silex mais à la dimension et à la forme de son propre poing, se donnant un ongle ou une dent supplémentaire plutôt qu'un outil. Avec cette pierre il frappe comme la foudre et engendre le feu comme l'avait engendré Uranus en se séparant de Titée. Ainsi égale-t-il le dieu qui lui donna naissance. On manque évidemment de documents directs sur les productions de la pensée la plus primitive mais on peut imaginer qu'elles ne diffèrent pas essentiellement de ce qu'on observe aujourd'hui chez les primates supérieurs c'est-à-dire les rudiments d'une fonction symbolique et une insécurité conceptuelle qui les vouent tantôt aux grandes peurs et tantôt aux agressivités les plus sauvages, cet ensemble conceptuel pouvant se traduire par des phantasmes aussi impressionnants que désordonnés, aussi grandioses que stériles, dangereux ou sans lendemain.

Sur les développements de l'Imaginaire correspondant à l'ère saturnienne nous possédons beaucoup plus d'éléments d'appréciation. Nous possédons d'une part les oeuvres de populations de la préhistoire et, quant à la dernière phase protohistorique, des éléments documentés sur l'organisation sociale et sur le genre de problèmes que l'homme pouvait se poser. On assiste par exemple à l'évolution progressive du silex éclaté vers le silex taillé d'une façon géométrique (formes allongées, tranchant rectiligne) puis à la régularisation achevée du stade de la pierre polie. Nous voyons déjà comment déjà, à travers une géométrisation croissante des surfaces et des rythmes, à travers une géométrie qui se cherche, nous allons arriver aux alignements linéaires ou circulaires de l'époque mégalithique (alignements ondulants de Carnac ou rectilignes de Nyas) puis aux répétitions géométriques de l'architecture égyptienne. Sur le plan des autres projections de l'Imaginaire on peut assez bien se représenter l'effort de la pensée archaïque pour donner aux rapports humains et aux rites destinés à manifester les valeurs sacrées une forme stéréotypée qui va enserrer l'homme dans un réseau d'obligations collectives extrêmement strictes. En fait c'est tout l'effort centripète de fixation qui va rigidifier, sur place, la civilisation tribale. Quant à cette époque notons pour terminer qu'elle est plus ancienne que l'époque dite historique, c'est-à-dire que le temps n'y est pas encore chronologique: les répétitions se succèdent sans date, ce que je nomme un temps non orienté ou encore non fléché ou encore non vectoriel. C'est le chronique précédant le chronologique.

Pendant l'ère suivante, symbolisée par le mythe de Jupiter-roi, l'individu, qui était prisonnier de sa communauté primitive et restreinte, tend à s'en séparer. Il affirme son autonomie. De même que Jupiter dût vaincre tout d'abord les rejetons d'Uranus et de Saturne, de même l'homme doit se défendre contre les contraintes et s'affranchir des structures tribales pour accéder à une sorte de majorité politique dans un cadre élargi. Cette libération s'opère, il est vrai, en échange de nouvelles contraintes, celles des structures nationales. Dans le domaine religieux l'ère jupitérienne correspond à une conquête parallèle sur le morcellement du sacré: peu à peu l'homme s'affranchit des cultes particuliers et les dieux s'organisent en Olympe préparant l'avènement d'un monothéisme. Dans l'ordre des productions de l'Imaginaire les productions humaines vont passer des architectures stéréotypées et de la monotonie rythmique de la décoration à une mélodie déjà très différenciée, ce qui prépare l'avènement d'un temps orienté, selon notre terminologie, et, plus tard l'avènement de l'Histoire.

Cette succession des phases cosmogénétique, schizogénique et autogénique constitue la première clef grâce à laquelle il est déjà possible d'instaurer un ordre de développement phylogénétique dans le flot des productions de l'Imaginaire. Il convient de compléter cette clef en disant que cette succession de phases est en fait plus complexe si l'on entre dans le détail. Par exemple chacun des stades peut être lui-même subdivisé en trois phases correspondant elles mêmes à une succession de cosmogénie, de schizogénie et d'autogénie. Pour l'illustrer reprenons l'exemple précédemment exposé: celui du règne de Jupiter présentant trois époques. La première, cosmogénétique marquée par l'agression des forces uraniennes et le chaos: les géants assaillent l'Olympe en érigeant d'énormes blocs de pierre, ce qui est le chaos érigé, stade qui correspond

analogiquement à la civilisation mégalithique, laquelle érige menhirs et dolmens. La deuxième époque, schizogénique, du règne autogénique de Jupiter, est marquée par l'offensive de Typhon-Seth dispersant l'Olympe, stade qui répond analogiquement au stade encore fragmentaire de la civilisation égyptienne. Enfin la partie spécifiquement jupitérienne, c'est-à-dire la phase autogénique de cette ère autogénique répond symboliquement à la structuration sociale et politique de la Grèce et de Rome, berceau de notre civilisation occidentale. Toute l'histoire de l'Égypte semble avoir préparé cette organisation en constituant son unité à partir d'un puzzle d'ethnies archaïques, synthèse dont elle avait concrétisé le symbole par l'image monumentale de la pyramide.

Ce principe de la succession des trois stades du développement de l'Imaginaire s'applique à tous les ordres de création non seulement mythique mais aussi scientifique ou technique. C'est ainsi que, dans le domaine des sciences exactes, les mathématiques seront d'abord un rassemblement de recettes destinées à mesurer des grandeurs ou des angles. Dans cette première phase cette science est tributaire de ses applications concrètes et, s'il n'y avait rien à mesurer, il n'y aurait plus de calcul. Correspondant à la phase suivante vont se placer les mathématiques pour elles-mêmes, c'est-à-dire qu'à partir du moment où Euclide et Pythagore ont entrepris de construire un édifice cohérent, les mathématiques ont constitué un ensemble rigide, un système clos conforme aux réalités de la nature, si rigide même qu'on a pu se permettre, à une époque, de déclarer qu'un phénomène pourtant constatable était impossible parce qu'il ne correspondait pas au résultat du calcul théorique. On connaît les exemples classiques du refus de l'Académie d'admettre que la traction sur rail fut possible parce que les mathématiques démontraient que l'adhérence d'une roue métallique indéformable était inférieure à la poussée nécessaire au mouvement. L'académie démontrait de même qu'il était impossible pour un chat suspendu par les quatre pattes à six mètres du sol de se retourner pendant la chute et de retomber sur ses pattes. La même académie démontrait l'impossibilité mathématique du « plus lourd que l'air ». Dans la phase autogénique de l'histoire des mathématiques les nombres se sont complétés d'entités diverses et l'Imaginaire de l'édifice mathématique lui-même a dépassé les mathématiques. Il joue avec les postulats, prend l'impossible pour hypothèse et construit un monde de fictions qui finit d'ailleurs par se réaliser tant l'Imaginaire propre des systèmes dépasse celui des savants réunis en corps constitué.

Un autre exemple du développement en trois phases des produits de l'Imaginaire nous est fourni par le destin des machines. Nées d'abord d'une imagination cosmogénique, elles ne font qu'utiliser les forces naturelles ou transformer la force humaine: le treuil, le levier, le moulin à vent s'arrêtant dès que la force qui les anime s'arrête elle-même. Puis l'imagination technique atteint le stade schizogénique et l'homme invente des machines qui fonctionnent sans qu'on s'occupe d'elles. Ce sont les mécanismes réglés une fois pour toutes de l'horloge, du moteur, etc... On y retrouve cette succession automatique des mouvements, cette stéréotypie, l'accumulation d'énergie qui caractérise cette seconde phase. Puis vient le règne de l'autogénie et l'on voit la machine décider elle-même sans attendre que l'homme vienne la mettre en marche, l'arrêter ou modifier son mouvement. C'est le temps de la cybernétique où la machine recueille l'information, où elle tient compte des circonstances et où elle décide, échappant même quelquefois aux intentions de ceux qui l'ont conçue.

On voit donc que dans toute production de l'Imaginaire, dans toute création mythique ou théorique, la clef des trois stades permet de classer les phénomènes sinon de montrer comment ils procèdent les uns des autres.

UNE DEUXIÈME CLEF: LE DÉVELOPPEMENT DIMENSIONNEL

Notre deuxième clef est plus abstraite mais rend compte plus commodément de l'évolution du domaine conceptuel: elle concerne le développement progressif de l'assimilation et de la conscientisation, par l'homme, de l'espace et du temps. Disons en schématisant un peu, que l'homme le plus primitif, percevant en cela le monde comme peut le faire un animal, ne connaît que la dimension de l'attaque ou de la défense, du désir ou de la crainte, de l'avant et de l'arrière; c'est-à-dire que tout se passe comme si sa vie se développait dans un univers linéaire. A ce stade il n'a pas une conscience claire de cet axe en lui-même mais peut avoir la notion plus ou moins claire d'un point situé sur cet axe: la proie vers l'avant ou encore, par exemple, la tanière en arrière. Autrement dit, et c'est une des clés du système, le psychisme linéaire vécu ne peut avoir conscience que du point. Au stade suivant du développement il a le sentiment confus du plan de la terre, du sol, c'est-à-dire d'un univers à deux dimensions sur lequel il se meut et auquel ils s'identifie. Alors ce dont il peut clairement prendre conscience, c'est de la ligne transversale d'horizon, de la piste abordée et suivie, en un mot de repères linéaires de son univers vécu bidimensionnel. Alors qu'au stade de précédent l'hommanimal imaginait chocs et coups, éclatait des silex épousant le moule de son poing, c'est à ce second stade qu'il taillera des silex plus longs, affûtera des tranchants de plus en plus rectilignes, la lame succédant à la pointe. C'est aussi le stade où l'homme qui habitait déjà la caverne va en prendre psychologiquement en possession, en faire le lieu organisé de sa vie, acquérir la notion de la profondeur horizontale de l'ancre. Du fait de ce retrait au sein de la terre il se produit d'ailleurs un phénomène d'intériorisation projective tout à fait particulière à ce stade : lorsque nous fermons les paupières, nous isolant ainsi de l'extérieur, des images du monde extérieur peuvent nous apparaître; de même le groupe humain, en s'intériorisant dans la caverne, commence à reproduire, sur les parois rocheuses, son monde du dehors, c'est-à-dire les animaux, et non l'homme lui-même qui n'est pas le monde extérieur. C'est au moment où l'homme, plus tard, cesse d'habiter la grotte, à l'époque où, symboliquement, rompant ses amarres accrochées au plan de la terre, il se redresse et s'identifie à un monde à trois dimensions, que le ciel commence à exister pour lui et que son univers s'enrichit d'un certain nombre d'acquisitions manifestant sa maîtrise de la surface, de l'univers de bidimensionnel: maîtrise du sol par la culture et bientôt maîtrise du minerai, naissance des métaux et de la forge; maîtrise de l'horizontalité de l'animal par le dressage et l'élevage. Différencié de l'animal auquel il se cesse de s'identifier, l'homme assume dès lors la verticalité qui personnalise sa stature. Sa vie d'individu et sa pensée individuelle s'affirment, ce qu'on peut exprimer en disant qu'à ce stade le Moi corporel individuel cherche à se substituer aux Moi corporel du groupe. À noter par conséquent que c'est au moment où l'homme va quitter la caverne pour commencer sa vie de berger, d'agriculteur et de forgeron qu'ayant pris conscience de son Moi il se représente enfin lui-même sur les roches pariétales.

Ce passage au stade suivant constitue une des étapes les plus importantes de l'histoire de l'Imaginaire. Comme nous l'avons dit, la conscience de l'homme maîtrise le plan cependant qu'il vit un espace tridimensionnel. Il s'ensuit un grand nombre de choses ; par exemple lorsqu'il veut représenter le monde il ne pourra le projeter que sur un plan sans disposer des mécanismes mentaux lui permettant de restituer une troisième dimension. Autrement dit il ne peut pas concevoir clairement la perspective. Il s'ensuit que les différentes parties de l'objet représenté seront étalées de manière à être toutes vues sur un même plan. C'est, comme nous l'avons vu, ce qu'on nomme la perspective tordue ou mieux rabattue et ce stade de la représentation graphique est bien connu des pédagogues car il représente aussi une phase de l'apprentissage du dessin chez l'enfant. Sur les parois des cavernes tout d'abord cela va se traduire par des dessins d'animaux, de mammifères, vus de profil mais dont on remarque à la fois les deux cornes et la bifidité des sabots sans que la tête ni les pattes ne soient placées de face. Plus tard, dans le développement de ce même stade, on observera les mêmes perspectives rabattues dans le bas-relief égyptien antique. Autre exemple de

conséquence du même passage à la conscientisation de l'homme en tant qu'homme, la difficulté d'accéder directement à la représentation de l'humanité totale. Nous voulons dire que, de même que l'homme vivant un univers à trois dimensions ne peut en représenter que deux, l'homme, enfin dressé vers le ciel, ne peut pas d'emblée traduire cet abandon total d'une vision horizontale, de sa vision religieuse de l'animal. Aussi dessine-t-il dans la caverne un être à corps d'homme et à tête animale et peuplera-t-il, en Égypte, son iconographie mythologique d'hommes à tête d'animaux.

Franchissons encore une étape : l'homme assumant la verticalité va devoir affronter à la fois le ciel et la pesanteur. Cette dernière va tenir une place importante dans son univers. Il dresse des mégalithes pesants. Il reconstitue la caverne en édifiant des tumuli et des allées dolméniques. Accouché par ce repli du sol il en devient le père. C'est aussi le stade au cours duquel le temps va de plus en plus s'intégrer à sa vie, l'horloge des luminaires et des étoiles s'associant à son orientation spatiale pour ses aventures maritimes et pour la disposition de ses monuments mégalithiques, lesquels sont tout à la fois architecture verticale de son corps et architecture spatio-temporelle du cosmos.

De ce temps l'homme n'a certainement pas encore une conscience claire. Néanmoins son univers vécu et de plus en plus, désormais, quadridimensionnel et l'espace tridimensionnel est de plus en plus objectivé. Dès lors la représentation graphique du corps humain s'achève. La statue va se dégager du bas-relief cependant que la personne va acquérir une notion chronologique du temps.

Ce nouveau fil conducteur nous permet d'instaurer un ordre génétique dans le développement de l'Imaginaire collectif assez insaisissable tant il est complexe. Il faut dire que cette deuxième clé proposée permet d'établir, par rapport aux dimensions spatio-temporelles, une succession globale des inventions de l'humanité, mais trouve peut-être encore mieux son emploi dans l'analyse de processus particuliers. Grâce à lui, par exemple, nous saisissons comment l'homme des cavernes, après avoir tracé linéairement la silhouette des mammifères (projection unidimensionnelle), ce tracé étant l'axe des deux côtés symétriques de leur corps, est appelé à refermer la ligne sur elle-même, à colorier la surface ainsi circonscrite, affirmant par là sa notion de surface (bidimensionnelle). On comprend aussi pourquoi, après cette maîtrise et celle du coloriage, l'homme se pose le problème du modelé de la surface, cherche dans le relief naturel de la paroi le lieu qui lui permettra de restituer le relief de l'animal représenté. De là à aménager ce relief naturel et à passer à la ronde bosse il n'y a qu'un pas. La conquête d'un espace tridimensionnel se trouve amorcée.

Assurément chacun aimerait qu'un principe d'explication permît de surcroît une prévision à court ou long terme. Nous avons simplement proposé l'analyse d'un matériau, l'Imaginaire collectif, jusque-là insaisissable de par sa complexité, afin de donner un sens à un ordre. Il ne nous appartient pas de dire comment le stock futur des nouvelles créations de l'Imaginaire pourra s'interpréter. S'il en était autrement, notre démarche, sans être pour autant antiscientifique, procéderait d'une extrapolation dont on connaît les méfaits toutes les fois qu'il s'agit de sciences humaines.

UNE TROISIÈME CLÉ : LE SCHÈME D'INTÉGRATION

Proposons, entre autres, une troisième clef, peut-être la plus centrale de notre analyse de l'Imaginaire. C'est d'ailleurs elle qui a justifié le titre de notre ouvrage: "Histoire de notre Image". C'est en effet en construisant l'image de son propre corps en reflet de l'image du monde, et réciproquement, que l'homme a édifié et accumulé son volumineux patrimoine de l'Imaginaire. Depuis l'origine en effet et collectivement d'abord il mène de pair avec sa vie de bêtes une

dialectique complexe qui le conduira à s'individualiser par rapport au groupe, à s'individualiser par rapport au monde, enfin à s'individualiser par rapport à lui-même c'est-à-dire à se personnaliser et à s'objectiver. Tentons, par quelques exemples, de donner une idée de l'ensemble de ces processus.

De même que l'enfant est, à l'origine, un appareil perceptif et moteur sinon morcelé du moins non encore intégré, qui n'établit pas de relation entre le mouvement de sa main et le mouvement de son pied jusqu'au jour où l'une rencontrera l'autre, de même l'homme initial est un assemblage de fonctions et de perceptions dénuées de coordination générale. Et de même que l'enfant acquiert progressivement le sens de son existence par rapport à l'existence de sa mère et du monde qui l'entoure, l'homme primitif amorce une appréhension globale de son corps, du corps collectif dont il est membre et de la nature vivante à laquelle l'ensemble se trouve étroitement intégré. Car c'est d'une première intégration qu'il s'agit, la plus globale, la plus sommaire. Nous sommes ainsi constitués et qu'aussi bien du point de vue psychique que du point de vue neurologique nous sommes voués d'abord aux perceptions et aux conditions globales. Bien avant le moment où l'être humain est en mesure d'individualiser et de conceptualiser les différents aspects de son monde perceptif et de ses conduites, il acquiert l'impression qu'une distinction existe pourtant entre les éléments qui le composent. Ainsi l'homme primitif, avant de pouvoir réfléchir à sa situation par rapport au monde et par rapport au groupe, a ressenti qu'il existe comme individu sans en avoir la notion. Il s'ensuit que tout va commencer par une double antinomie interne, une contradiction permanente, une opposition tripolaire. Dans ces conditions toute vie affective et volitionnelle est entachée d'ambivalence, c'est-à-dire de sentiments contradictoires entre lesquels il n'est pas question d'opérer un choix. Pour en donner une image approximative, disons que c'est un peu la situation du très jeune enfant encore uni au sein. Il se sent être à la fois une dépendance de sa mère et un individu qui peut, dans une certaine mesure, accepter, désirer ou refuser le contact de maternel.

C'est dans un troisième temps que les lignes de partage, en s'affirmant, vont mettre l'Imaginaire sur la voie de trois cadres très généraux où ces projections vont aller s'inscrire en trois ensembles analogues mais distincts. Autrement dit un schème de la nature, un schème du groupe et un schème individuel, vont s'organiser et toute idée va s'inscrire à la fois dans les trois schèmes en y prenant une nuance différente. Dans le combat de la tribu contre la bête, l'homme va de démêler sa participation au combat commun, son action personnelle et le milieu naturel, le tout formant un ensemble non encore totalement différencié mais où le coefficient affectif aura une tonalité différente selon qu'il s'agit du moi, du groupe ou de l'ennemi. Ainsi s'édifie progressivement et sur une base initialement affective ce qui deviendra plus tard la notion du monde extérieur comme tel, la notion du schème corporel collectif et la notion du schème corporel individuel.

L'homme historicisé imagine mal cette interdépendance initiale des trois sphères et leur intrication étroite. Il pourrait en avoir une image sommaire en regardant une meute de chiens courir après un gibier et en ajoutant à la notion très sommaire qu'il pourrait en tirer l'idée que neurologiquement l'homme primitif est à la fois le chien de meute et l'être doué d'un cerveau plus complexe. Pour le primitif en effet il existe une confusion totale entre l'espace environnant et la distribution des tribus, entre lui-même et les différents autres individus de sexe et d'âges différents parmi lesquels, asservi par un rituel très organisé, il se sent un rouage plutôt qu'un être pensant. C'est donc pour lui une grande conquête de maîtriser les trois schèmes énumérés ci-dessus et on conçoit qu'il n'ait pu les édifier que l'un par rapport aux autres et assez imbriqués chacun dans les autres.

C'est une aventure que l'on pourrait suivre par exemple à travers l'évolution de l'interdit de l'inceste, du fratricide, etc.. De tels développements supposent trois analyses parallèles pour les raisons que nous avons dites et nous simplifions ici le problème en voyant déjà ce qui se passe entre deux des trois pôles de ce système : le moi individuel et le monde. Il est facile d'en montrer l'interdépendance. Contrairement à ce qu'on pourrait imaginer en effet, ni chez le primitif ni chez l'individu civilisé le moi ne s'oppose au monde comme une réalité distincte. En réalité le moi et le

monde sont deux pôles d'un ensemble intégré. C'est-à-dire qu'au fur et à mesure de ses acquisitions l'individu intègre le monde en lui en même temps qu'il se projette dans le monde. Alors que tout devient inexplicable si, comme l'a fait la philosophie pendant tant d'années, on place l'être pensant en face d'un monde extérieur, tout s'éclaircit lorsque l'accent est mis sur ce double courant d'introjection et de projection qui relie le moi individuel au monde. C'est en expérimentant le monde que l'individu construit son schème corporel et c'est en se projetant dans le monde qu'il anthropomorphise l'univers et qu'il l'organise. Il faut insister sur le fait déjà signalé que cet interjeu du moi corporel et du monde persévère chez l'individu historicisé. On peut le mettre en évidence par l'expérimentation: lorsqu'on soumet un sujet à un hallucinogène du type lysergamide (LSD 25) on observe des perturbations et une dislocation du schème corporel et, conjointement, une distorsion du cadre spatio-temporel, allongement de la durée puisque plus grande vitesse du vécu, labilité des formes. Lorsque nous disons conjointement, il s'agit bien en effet de phénomènes qui sont simultanés et provoqués par une cause commune parce qu'en fait le schème corporel et la structuration du monde extérieur, schème spatio-temporel, sont les deux aspects inséparables et complémentaires d'un même schème : **le schème d'intégration**.

Ce schème d'intégration est mis en oeuvre dans nos relations concrètes avec le monde. Lorsque, par contre, nous coupons cette ouverture sur le monde, dans l'action relâchée, les moments de distraction où les paupières closes nous nous apercevons que cette relation entre nous et le monde subsiste mais dans une modalité très particulière, à savoir qu'elle ne s'établit plus cette fois entre le moi corporel et le monde extérieur mais entre notre corps Imaginaire et un monde Imaginaire lorsqu'il ne s'agit pas, bien sûr de banales apparitions de souvenirs ou d'images obsessionnelles.

De quoi est fait ce monde Imaginaire ? De tout le contenu de la relation que nous entretenons à l'état actif avec le monde mais aussi de ce que nous y projetons et qui peut s'organiser en phantasmes, en scénarios ou en visions insolites. Il nous est loisible d'expérimenter cette relation au second degré entre le monde et nous, par exemple par les techniques d'Imagerie Mentale ou au cours de la rêvasserie dont chacun de nous à une expérience personnelle.

Il n'y a pas exclusion des deux systèmes. C'est-à-dire qu'il n'y a pas de mise en jeu du corps Imaginaire et de ses échanges avec le monde Imaginaire au moment où nous coupons le contact actif avec le monde extérieur. Au contraire l'interjeu du corps Imaginaire et du monde Imaginaire est continu mais nous n'y prêtons pas attention pendant les temps où l'action nous accapare. Cette idée d'une continuité et d'une permanence de la pensée Imaginaire a été émise par Léon DAUDET en 1926 et par HAPPICH en 1932. Partant d'un tout autre point de vue FREUD avait démontré que la pensée Imaginaire intervenait dans nos relations concrètes avec le monde extérieur soit à l'occasion d'actes déviés, de créations artistiques et de comportements divers.

Voici décrit sommairement l'état achevé de l'individu quant à ses rapports avec le monde. Il nous reste à dire ce que sont devenues les ambivalences qui l'habitaient avant qu'il eût parachevé son individualisation. Il se trouve que, sur un plan concret, ses ambivalences se trouvent résolues du fait qu'il est devenu un être indépendant et qu'il a objectivé un monde extérieur distinct de lui, mais la charge affective des ambivalences passées continue d'habiter son monde Imaginaire où le psychanalyste pourra, éventuellement, les détecter. C'est donc très partiellement qu'en devenant adulte historicisé nous sommes libérés des difficultés rencontrées au cours du long travail qui nous a séparé des autres, des parents et du monde.

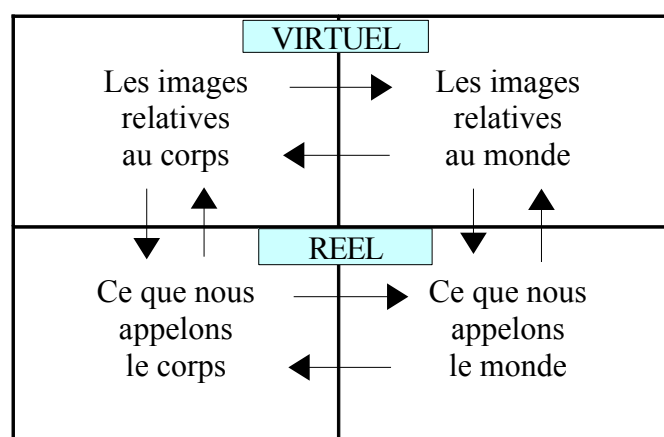
Cette troisième clé, ici schématisée à l'extrême, est à l'égal des deux autres un moyen de repère dans la succession des apparitions de fruits de l'Imaginaire. Pour prendre un exemple répondant à l'un des aspects que nous avons signalé, considérons l'image de la fourche si fréquente dans les dessins rupestres où elle apparaît à travers les ramures, la bifidité des sabots et à travers la production technique des bois de ramures percés. Elle traduit l'ambivalence latente et l'impossibilité

du choix. L'image de la flèche, par contre qui s'oppose à la fourche comme la convergence s'oppose à la divergence, n'apparaîtra qu'après la résolution des ambivalences majeures. Voici donc deux formes symboliques qu'il est possible de sérier dans un sens de développement chronologique. De même, cette même clé de développement génétique permet de comprendre pourquoi la représentation des animaux précède de très loin à celle de l'homme, etc..

EN CONCLUSION

On est surpris de voir que, tout au long de la Préhistoire et de l'Histoire, la symbolique ait tenu une si grande place, qu'elle ait constitué le fonds de la culture classique et qu'il ait fallu attendre notre siècle pour avoir une étude des productions de l'Imaginaire. Qu'il s'agisse de travaux, de classements ordonnés et d'analyses thématiques comme ceux de Mircea ELIADE et de Gilbert DURAND ou de recherches sur le mécanisme de la création comme celles, pourtant très différente entre elles, de René GUÉNON, de Gaston BACHELARD, ou de René ALLEAU, des psychanalystes ou de la nôtre, nous entrons dans une ère de tentatives de compréhension, de reconnaissance, une ère où peut enfin se fonder une science de l'Imaginaire.

Proposons, pour clarifier ce que nous avons exposé des trois clés permettant d'accéder à la connaissance des symboles, un petit tableau schématisant les relations de l'homme et de son univers. Le tableau ci-après se répartit en quatre classes. Les deux rectangles du bas correspondent à ce que nous considérons comme étant réel. À droite en bas, ce que nous appelons le monde, c'est-à-dire tout ce qui est extérieur à notre corps (mais notre corps y étant inclus). À gauche, en bas, ce que nous appelons notre corps.



Notre univers et notre corps

Les deux rectangles du haut correspondent à ce que nous considérons comme virtuel. À droite, en haut, les images relatives au monde et qui sont en perpétuel changement, la science

découvrant tel nouveau satellite à telle planète, tel nouveau comportement aux abeilles, Van GOGH donnant aux cyprès une nouvelle image qui change à jamais notre vision des cyprès... À gauche, en haut, les images relatives à notre corps, images également en perpétuel changement selon le lieu où nous nous trouvons, avec qui nous nous trouvons, l'âge que nous avons, les vêtements que nous portons, notre nudité, les problèmes d'infériorité ou d'orgueil que nous avons de notre corps, selon sa posture, etc... Ajoutons ce que nous avons suggéré dans les pages précédentes, à savoir que l'image du corps individuel change avec l'Histoire ; par exemple, l'homme archaïque identifié à la panthère n'a pas la même image de son corps que l'homme historicisé.

Disons encore, pour la lecture de ce premier tableau que le mot " image" n'a pas, sous notre plume, la signification exclusive d'image visuelle, si prépondérante soit celle-ci dans notre monde occidental contemporain. Celui-ci, en effet, à privilégié l'univers des formes visuellement perçues. L'image qui permet à notre conscience de se re-présenter le monde est soit visuelle, soit olfactive, auditive, tactile, thermiques, gustative... Outre ces images sensorielles, n'oublions pas les images proprioceptives, représentations issues de sensations musculaires ou d'informations venues des canaux semi-circulaire et grâce auxquelles nous sommes renseignés sur nos mouvements, notre posture, notre équilibre, bref notre relation à l'espace. On ne pourrait, sans images proprioceptives, avoir de schème corporel. Elles nous obligent à considérer l'image du corps comme un double de l'image du monde et réciproquement.

On voit que notre précédent tableau n'oppose pas un monde d'images, de représentations venues de l'univers par l'intermédiaire de nos sens, à un monde extérieur intangible. Non seulement ce monde est mouvant, non seulement l'être vivant agit sur lui et le modifie mais aussi l'être vivant va quérir, en les choisissant, les informations. On pourrait dire que l'ensemble de ce tableau est une classification du monde Imaginaire dont la partie d'en bas est la partie présumée réelle, relativement stable, ma perception globale ici-maintenant de mon corps et ma perception ici-maintenant du monde extérieur à moi.

Puisque nous évitons la prétention de croire que nos images relatives au monde constituent un réel immuable et tout le réel, le même chez chacun d'entre nous, et que les images relatives à notre corps sont elles aussi intangibles mais qu'elles sont sujettes à changements et métamorphoses, proposons maintenant le tableau ci-après en demandant de considérer que l'Imaginaire en recouvre les quatre parties.

Moi corporel imaginaire	Monde imaginaire
Moi corporel	Monde extérieur

Précisons que l'Imaginaire ainsi entendu n'est pas seulement le résultat d'introjections, d'intériorisations. Il est aussi, pour l'homme, une possibilité de se projeter dans le monde extérieur et de modifier celui-ci. Il est donc fonction projective, réalisante, créatrice. Il est, ainsi, aussi réel que le monde extérieur. D'autre part ce monde extérieur se transforme sans cesse, qu'il soit le cosmos ou l'arbre biologique. Cette faculté de créer, de transformer, est, par définition, une faculté de l'Imaginaire. On peut, par commodité, distinguer un Imaginaire cosmique, un Imaginaire

biologique, enfin un Imaginaire psychique.

Insistons, pour terminer, sur le fait que, lorsque nous parlons d'intériorisation ou de projection, nous sous-entendons l'intervention nécessaire de la fonction d'intégration. Impression et expression permettent à l'homme un interjeu permanent entre image et objet, dedans et dehors, individu et monde. Mais ne peut être dynamique et créatrice que l'intériorisation intégrée et que la projection intégrée, en rappelant que l'une des importantes caractéristiques de l'intégration est d'être unificatrice. Inversement les deux courants de l'intégration sont l'intégration intériorisante et l'intégration projective. Il convient enfin, pour élargir le champ de cette fonction, de quitter le domaine du sensoriel et de la représentation et de rappeler simplement ici que la fonction onirique est tout à la fois projective, intériorisante et intégratrice.

Bibliographie

VIREL André, « Histoire de notre Image », éditions du Mont-Blanc, 1965.

FRÉTIGNY Roger et VIREL André, « L'imagerie Mentale », éditions du Mont-Blanc, Genève 1968.

VIREL André, « Vocabulaires des Psychothérapies », éditions Fayard, Paris 1977.

VIREL André, « Corps en Fête », album, éditions Draeger, Paris 1979.